



Éparses, les scories de la destruction qu'un espace a pu subir dans l'histoire, tel celui du tissu urbain de Varsovie.

Le général SS Jürgen Stroop ne s'est pas contenté, en mai 1943, de réduire à néant – grâce à ses soldats surarmés, son artillerie lourde, ses blindés et, même, son aviation – le soulèvement de quelque sept cent cinquante Juifs du ghetto de Varsovie qui lui avaient tenu tête pendant plusieurs semaines avec quelques grenades et des pistolets. Sa

colère se répandit alors sur l'espace tout entier. Il avait incendié immeuble après immeuble. Il avait fait dynamiter la grande synagogue. Il aura fini par réduire tout l'espace du ghetto à un pur et simple désert de gravats. Sur les photos de cette époque, seul émerge d'un paysage de rocaille le clocher de l'église la plus proche : ce qui témoigne d'une dévastation ciblée, sans précédent. Même le mur de briques, érigé et payé par les Juifs eux-mêmes sous la contrainte des nazis, même le mur du ghetto aura disparu dans cette dévastation.

Je marche dans Varsovie. Je ne vois donc rien de toute cette histoire, à part, pour commencer, un panneau peu rassurant où est indiquée la direction de l'*Umschlagplatz*, la place de tri et de « transbordement » d'où partaient les convois vers les chambres à gaz de Treblinka. C'est sans doute, me dis-je, un panneau « mémoriel » utile aux touristes venus se souvenir, même si plus

rien n'est reconnaissable aujourd'hui. Un peu plus tard, je marcherai accompagné d'une spécialiste de la topographie du ghetto, Agnieszka Kajczyk. Elle sait où trouver les restes. Elle travaille à l'Institut historique juif de Varsovie, l'institution qui conserve les archives d'Emanuel Ringelblum et qui me reçoit pour trois jours, histoire de regarder ces fameuses photographies du ghetto.

Pour l'heure, la rue. Ici, quelques pavés de l'époque. Les bouts d'un rail de tramway. Là, quatre fils récemment tendus entre deux pylônes pour indiquer où et à quelle hauteur se trouvait le pont de bois qui enjamba, l'espace de quelques mois, l'animation presque normale de la « zone aryenne ». Ailleurs, quelques vieux immeubles en ruines, fenêtres brisées, béantes. De la végétation qui court sur les murs ; des chiffons de hasard amenés par le vent ; un clochard qui habite là, dans un recoin de porte condamnée ; des traces de balles sur les murs. Et puis, dans une

autre arrière-cour, s'élève un bout préservé du mur du ghetto. Les briques ont gardé leurs teintes rouges et orangées, jointées de ciment gris. On peut évaluer l'exacte hauteur. Des pèlerins – et, quelquefois, des institutions muséales telles que Yad Vashem à Jérusalem ou le musée de Houston au Texas – ont évidé un espace pour distraire une ou deux briques de la paroi, y créant des cavités dans lesquelles ont été déposés des petits cailloux, comme sur les tombes des cimetières juifs. Un peu plus loin, dans une autre rue, je photographie un sous-prolétaire d'aujourd'hui – un immigré – en train de restaurer un mur moderne avec le même genre de briques.

Lorsque l'étau, incarné par cette muraille de briques, se resserra autour de la population juive de Varsovie, Emanuel Ringelblum prit trois décisions majeures. La première fut de *demeurer*. Ne pas quitter le navire en perdition. Savoir qu'on aura faim avec

les autres, que l'on risquera sa vie – et celle de sa famille – à chaque rafle, à chaque intervention des SS, bref, à chaque coin de rue et à chaque instant de ce temps bouclé. La deuxième décision fut de *porter secours* : d'agir avec d'autres pour les autres, pour cette communauté toujours plus impitoyablement menacée. Samuel Kassow, dans sa grande étude sur les archives du ghetto de Varsovie, a relaté en détail comment Ringelblum travailla d'arrache-pied dans le cadre d'une organisation d'entraide nommée l'*Aleynhilf*, qui suggérait dans son intitulé même l'idée d'un secours porté à l'autre en même temps qu'à soi-même¹.

Cette décision était **politique**, bien sûr. Elle s'inscrivait en faux par rapport à l'attitude négociatrice du *Judenrat*, le « Conseil juif » nommé et entièrement contrôlé par les nazis. Elle prenait sa source, chez Ringelblum, dans un engagement indéfectible – dès 1920 – aux côtés de l'aile « gauchiste » et mar-

xiste du parti Poaley Tsiyon : aile nommée, par conséquent, le Linke Poaley Tsiyon et marquée, contre les sionistes de droite, par la personnalité de Ber Borokhov². On comprend mieux, dans ces conditions, qu'Emanuel Ringelblum ait pris une part importante dans le développement des « comités d'immeubles », sortes de conseils civils du ghetto, qui tentaient d'organiser leur vie de façon autonome et, par conséquent, largement clandestine. Dans son journal personnel, on note quantité de réflexions, arguments ou inquiétudes à propos des soupes populaires, qui étaient de nécessité vitale. En août 1941, il écrivait par exemple : « La question de la mendicité ne cesse d'occuper notre ordre du jour, indépendamment des 120 000 repas de midi³. »

La troisième décision fut, donc, celle d'*écrire*. De raconter, de décrire, de recopier, de faire collecte, de recouper. D'accumuler les documents, tous les documents possibles : manuscrits,

textes dactylographiés, polycopiés ou imprimés. En yiddish, en hébreu, en polonais, en allemand. Des statistiques patiemment établies. Des essais, des poésies, des fictions, des chroniques. Des pièces de théâtre, des devoirs rédigés par les enfants dans les écoles clandestines (les Allemands ayant supprimé, au ghetto, le droit d'enseigner). Des chansons de rue. Des dessins, des cartes postales. Des billets hâtivement jetés depuis les wagons à bestiaux en route vers Treblinka. Des plans du camp établis par les très rares qui avaient pu s'en échapper.

C'était, là encore, une décision politique quant à la constitution d'un corpus de témoignages destinés à porter plainte au tribunal de l'histoire. Elle ne pouvait, bien sûr, qu'être collective autant que clandestine. Elle supposait la réunion d'un groupe de « camarades » qui travaillèrent intensément à cette extraordinaire collecte, dont 35 369 pages ont été retrouvées

après la guerre. Ce groupe se réunissait en secret chaque samedi, d'où son nom – ironique, puisqu'il s'agissait d'une réunion de travail – d'*Oyneg Shabes*, qui signifie en yiddish « la joie du shabbat » (*Oneg Shabbat*, en hébreu). Aucune des grandes synthèses historiques sur le ghetto de Varsovie – celles d'Yisrael Gutman ou de Barbara Engelking et de Jacek Leociak, notamment⁴ – n'aurait été possible sans ce travail d'écriture et de collecte aussi risqué que patient et minuscule, à la dimension de simples feuilles de papier.

Devant les restes de la muraille en briques du ghetto, je me suis pris à regarder les petits cailloux déposés dans l'anfractuosité comme des objets de lamentation, des larmes cristallisées attendant une parole, mais qui fût autre que celle de la seule prière. Je me suis, alors, souvenu de l'allégorie utilisée par Gustawa Jarecka, membre d'*Oyneg Shabes*, quelque temps avant son transport à Treblinka où elle mourut, en

janvier 1943, avec ses deux enfants :
« La chronique [que nous écrivons dans le ghetto] doit être lancée comme une pierre sous la roue de l'histoire afin de l'arrêter. [...] On peut perdre tout espoir, sauf celui-ci : que le sens de la souffrance et des destructions de cette guerre se dégagera quand on les considérera de loin, dans une perspective historique⁵. »

Gustawa Jarecka avait été mise dos au mur, piégée par ses oppresseurs. Il n'y a pas eu de miracle pour elle, seulement pour ses phrases qu'on peut lire, aujourd'hui encore, par-delà sa disparition. Ce miracle-ci n'en est d'ailleurs pas un : c'est la simple puissance d'insister que recèle tout geste d'écrire. L'allégorie qu'elle inventa alors pourrait donc être celle d'une pierre lancée par la petite *fronde* – à tous les sens du mot – de l'opprimé contre son oppresseur. Elle pourrait être considérée, également, comme l'éloge le plus puissant et le plus poignant qui fût de cette

modeste activité de papiers griffonnés si souvent à la hâte : écouter les voix des naufragés, raconter leur histoire pour nous autres, pour le futur. Et faire de ces récits une révolte en acte – oui, un acte de papier – contre les salauds.

1. S. D. Kassow, *Qui écrira notre histoire ? Les archives secrètes du ghetto de Varsovie : Emanuel Ringelblum et les archives d'Oyneg Shabes* (2007), trad. P.-E. Dauzat, Paris, Grasset, 2011 (rééd. Paris, Flammarion, 2013), p. 141-216.

2. *Ibid.*, p. 51-80.

3. E. Ringelblum, *Oneg Shabbat. Journal du ghetto de Varsovie* (1939-1942), trad. N. Weinstock et I. Rozenbaum, Paris, Calmann-Lévy, 2017, p. 257.

4. Y. Gutman, *The Jews of Warsaw, 1939-1945 : Ghetto, Underground, Revolt*, Bloomington, Indiana University Press, 1982. *Id.*, *Resis-*

tance : the Warsaw Ghetto Uprising, Boston-New York, Mariner Books-Houghton Mifflin Company, 1994. B. Engelking et J. Leociak, *The Warsaw Ghetto : a Guide to the Perished City* (2001), trad. E. Harris, New Haven-Londres, Yale University Press, 2009.

5. Cité par S. D. Kassow, *Qui écrira notre histoire ?*, *op. cit.*, p. 23.